

LA PRISE ANALYTIQUE

Par Dominique Miller
Grenoble – Février 2008

Cette Journée se fait sous l'inspiration du texte essentiel de JAM Vers PIPOL 4 , LM n°261, p.25. Un texte qui utilise l'expression « déprise sociale » pour nous indiquer que le « malaise dans la civilisation » de Freud est dépassé, et que nous en sommes à un moment où la « déprise sociale porte un nom commun (dans le langage administratif contemporain) : la désinsertion », c'est-à-dire où chacun se sent menacé par celle-ci. La désinsertion n'est pas le malaise. Elle signale une situation globale de l'être dans le champ social et symbolique, et pas une part de celui-ci. Il y a quelque chose de radical dans « désinsertion », avec le risque du définitif, de l'irréversible, qu'il n'y a pas dans « malaise ». On peut vivre avec un malaise. Comment vivre dans la désinsertion.

Je suis sensible à l'adjectif qui accompagne le mot « déprise » dans l'expression de JAM, « déprise sociale ». Il est évident que les psychanalystes lacaniens ont réalisé un déplacement ces dernières années : de la santé vers le social, du soin « médical » au soin « social ». La thérapie psychanalytique s'étend désormais au soin social.

Souvenons-nous du premier déplacement majeur que la communauté analytique a opéré quand elle est passée du privé au public. Les psychanalystes sont sortis de leur cabinet pour travailler dans les institutions de la Santé mentale, nommément comme psychanalystes, ou psychothérapeutes. Nous n'aimions pas reconnaître que nous faisons autre chose que de la psychanalyse dite « pure ». Nous nous compromettions dans les HP. S'impliquer dans le domaine de la Santé, même « mentale », collaborer avec la psychiatrie a représenté un compromis qui risquait de dénaturer la psychanalyse. Nous l'avons fait pour suivre les sujets psychotiques qui ne venaient dans le cabinet des psychanalystes. Ce fut un choix clinique : « Ne pas reculer devant la psychose », cet impératif de Jacques Lacan qui a poussé des psychanalystes à investir le domaine public de la Santé. Voyez comme aujourd'hui, cela ne fait plus débat, au point que la psychanalyse représente un recours face à la pénurie de la psychiatrie. En tous cas dans les faits, même si on cherche à éradiquer la psychanalyse par ailleurs.

Aujourd'hui, la psychanalyse est sortie dans les rues, dans ce qu'on appelle le « milieu ouvert ». Elle, qui affirmait ne pouvoir s'exercer que dans un lieu clos, intime, se mêle au social, au public. La psychanalyse s'affirme comme « service public », même si l'Etat fait tout pour l'en détourner. Ainsi, les psychanalystes, en travaillant bénévolement dans les CPCT, ont déplacé les frontières de la thérapeutique de la maladie à la thérapeutique du social. S'adresser, non plus seulement aux malades mentaux dans des lieux spécialisés, mais au tout venant, à la précarité dans des lieux populaires, rechercher des subventions auprès des autorités de l'Etat, proposer une évaluation spécifique de notre action, tout cela contribue à placer la psychanalyse là où on ne l'attendait pas et où elle doit être. Là où il y a du symptôme : ne pas reculer devant la déprise sociale.

Ce déplacement est une conséquence du glissement vers la pauvreté qui s'est opéré dans le champ social lui-même. Je voudrais rappeler quelques chiffres qui en témoignent et que Christophe Deltombe, Président de Emmaüs France, a donnés lors du Grand Meeting de la Mutualité. 7 millions de personnes dont 2 Millions d'enfants vivent en dessous du seuil de pauvreté. On distribue 60 millions de repas par an à 75% de personnes en situation de précarité. Il nous a dit son sentiment que les SDF « s'enfoncent dans le sous-sol », et que Emmaüs et tous ceux qui sont solidaires d'une telle action répondent à un principe d'« utilité sociale ». Evidemment cet appel fait résonner la reconnaissance d'Utilité publique dont bénéficie l'Ecole, et nous invite à y répondre sur un mode qui nous est propre, celui de l'expérience et du discours psychanalytiques.

Ce fut la réponse de l'ECF qui a décidé de créer le CPCT, devenu désormais multiple et international. Il faut mesurer ce que signifie cette création à l'égard de la psychanalyse. Il s'agit effectivement d'un déplacement qui entraîne des conséquences au sein même de l'expérience

analytique. En effet, les CPCT ont réalisé une petite révolution; ils ont abandonné une partie essentielle de ce qui paraissait être indispensable au dit « cadre analytique » : la durée du traitement (16 à 20 séances), et le paiement (les consultations sont gratuites). Et on peut comprendre que, heurtés par ces nouvelles règles, certains se demandent si, au CPCT, nous sommes encore dans le discours analytique. Il se trouve que le cadre du discours fait le cadre d'une activité humaine. D'où les Quatre discours de Lacan. Cela implique que le discours psychanalytique change quand le discours du Maître change. De plus en plus, l'expérience des CPCT et des institutions du même ordre, force la psychanalyse à modifier ses propres concepts fondamentaux et sa clinique.

Comme l'annonce JAM, dans son article Vers PIPOL 4, nous sommes à un moment où la « nostalgie du moment freudien de la psychanalyse » est devenue incongrue et inopérante. Les psychanalystes qui se laisseront aller à cette nostalgie sombreront dans une pratique qui deviendra vite obsolète. Le moment où « régnait encore un ordre social autoritaire, hiérarchique, règlementaire, voire disciplinaire, et où la psychanalyse était dans une situation alvéolaire, à plaider pour le droit à jouir » a laissé la place à une « réalité sociale dominée par le manque-à-jouir » et son corollaire le pousse-à-jouir dominé par les addictions. La psychanalyse doit apprendre à faire sa place à des sujets qui ont un autre rapport à l'inconscient. Ces sujets-là aux prises avec de nouveaux symptômes modifient notre acception des concepts fondamentaux de la psychanalyse. De nouvelles conceptions de l'inconscient, du rapport au savoir insu, de l'économie de la jouissance, deviennent nécessaires pour prendre acte d'une nouvelle clinique.

Puisque nous parlons aujourd'hui de la « déprise sociale », attachons nous à en dessiner les contours, autant sur le plan du rapport des sujets précaires à l'Autre et à l'Idéal que sur celui de leur rapport à la jouissance. Il est acquis, pour nous, que le déclin du poids du Nom du Père sur les sujets a propulsé ceux-ci d'un autre côté que celui de l'inhibition, de l'embarras, de l'obstacle. Là où le Nom-du-Père introduit un ordre, une circonscription de la jouissance qui la limite, sa dévaluation provoque un effet de pousse au jouir, d'excès de dépendance, de hors-limite. Désormais notre discours psychanalytique, lacanien, a pris acte du pousse au jouir que le discours capitaliste provoque, via sa société de consommation. Il est intéressant de constater que la déprise sociale ne donne pas lieu seulement à une économie de la jouissance qui se résume à l'addiction. Nous avons à réfléchir sur une autre forme de jouissance qui se profile chez ces sujets où règne le non-rapport.

Ce que les psychanalystes apprennent, en écoutant les sujets dans les Unités précarité, ou dans d'autres lieux où se croisent Rmistes et SDF, c'est à définir la différence entre les sujets aliénés à l'Autre, ses idéaux et ses interdits, et ceux qui sont touchés par ce défaut de la prise de l'Autre du discours. Lacan l'avait annoncé : les non dupes errent. Le rapport de déprise à l'Autre symbolique provoque l'errance ; et la psychanalyse rencontre désormais une clinique de l'errance sous toutes ses formes qui se déclinent autour du non-rapport. Nous pouvons établir une clinique du non-rapport pathologique. Errance, isolement, exclusion, soumission, inutilité, insignifiance, sont autant de noms que l'Autre social ou les sujets eux-mêmes donnent à cet état de précarité, insistants sur l'absence de toute demande subjective et de tout répondant affectif. La déprise sociale est un état. Le rapport à la jouissance qui le définit n'implique pas fondamentalement de rapport à un objet particulier, à un objet d'élection. Le corps lui-même paraît indifférent bien que terriblement pesant. Il ne s'agit pas de légèreté de l'être. Ce non-rapport n'implique pas le corps pulsionnel dans son acception freudien, ni le manque, pas même le rien de l'anorexique mentale. Le sujet dans la déprise peut aller jusqu'à lâcher toute attache avec son corps, avec un partenaire ou avec un objet pulsionnel en même temps qu'avec l'Autre symbolique. Il est dans l'être au sens où il est sans abri, sans travail, sans argent, sans nourriture, sans partenaire. C'est ainsi que j'interprète la domination du déchet dans la précarité, plus un laisser-aller, un désinvestissement du corps, qu'un choix pulsionnel. Cet « être sans » n'est pas une formule du manque. C'est une position de l'être, ce que j'appelle un état.

J'en donne pour preuve ce qui apparaît dans le « déclenchement de la déprise », ce moment où le monde du sujet vacille, comme un « choc », dit un patient. C'est à chaque fois une contingence, un évènement de l'Autre, qui s'impose au sujet : la perte d'un partenaire (un frère, une mère, un grand-père, un partenaire amoureux, un enfant), une maladie qui touche l'autre, un accident, un échec (scolaire, la perte d'un emploi, un examen râté). C'est alors que se révèle au sujet sans qu'il le sache sa précarité, son être sans. Se déclenche le processus de la précarité dans lequel sa pathologie va s'affirmer sous la forme d'un déclin, d'une chute, d'une impossibilité de se tenir, de « tenir debout » dit-on souvent.

C'est ici que s'éclaire la notion de « précarité symbolique » inventée par Hugo Freda. Dans les situations de « déclenchement de la déprise » surgit pour le sujet l'insupportable de la faillite du grand Autre ou du petit autre, du semblable. Une figure prothétique de l'Autre (culturelle, ethnique, religieuse, scolaire, professionnelle, ou bien une figure légendaire, une autorité familiale, etc.) cette figure qui soutenait le sujet ne satisfait plus sa fonction de garantie symbolique, imaginaire ou idéale de l'être. De même un partenaire spéculaire, un moi idéal se découvre carrent. Le support de l'être s'évanouit. C'est alors que la tombée dans l'errance s'amorce, perte de travail, d'abri, de liens sociaux, etc. On est frappé de l'importance des déplacements, des transports, des allées et venues, dans la clinique de la précarité. Le sujet tente de reconstruire un tissage pour se soutenir.

Très souvent, la jouissance de la déprise s'accompagne d'une addiction. Ce qui paraît contredire cette idée de l'être sans, du non-rapport. L'alcoolisme, la toxicomanie médicamenteuse, la prostitution font partie du tableau courant des modes de jouissance des sujets précaires. Cette addiction remplit le rôle de toute addiction ; face à l'abîme de la non existence de l'Autre, ces sujets recourent à cette dépendance à l'objet comme à une suppléance. Ce que JAM déclare dans Vers PIPOL 4 est aussi vrai dans cette clinique ; dans ce combat déjà gagné par la civilisation dominée par le Surmoi, par l'exigence de bonheur, par la « civilisation de la gourmandise » contre « la civilisation dominé par l'Idéal du moi, la civilisation du respect », le défaut d'assise de ces sujets laisse ceux-ci aux prises avec la force impérieuse de la jouissance. Quand l'Autre défaille, l'Idéal du moi se désagrège au profit du surmoi. L'absence de respect venant de l'Autre, de l'Autre social en particulier, l'impossible recours du sujet à un idéal empêchent tout recours aux signifiants de l'Autre. Est-ce la raison pour laquelle la forme de la jouissance qui en résulte est plus du côté de la pénurie que de l'abondance ? Certes, le sujet dans l'errance se laisse prendre par l'addiction, mais le produit est un secours plutôt qu'une aspiration. On ne peut pas dire que l'addiction fasse symptôme. Ce qui fait symptôme, c'est l'errance, l'application clinique de l'errance qui échoit aux non-dupes de l'Autre.

En tous cas, c'est ce qui fonde l'intervention des psychanalystes à se mêler de la désinsertion et de la précarité : cette idée que si des sujets parviennent à se les approprier, à en faire un symptôme, un choix subjectif, la psychanalyse peut leur offrir un moyen de ne pas rendre irréversible cette déprise. Cela implique de considérer que la déprise est subjective, qu'elle est à prendre comme un choix des sujets. L'éthique de la psychanalyse est opérante grâce à ce postulat que le réel peut être traité par le sujet qui en est victime. Les psychanalystes en font le pari.

C'est un pari qui se heurte à une difficulté majeure. Les sujets de la déprise sociale ont un rapport de refus au savoir. Cela tient à la structure. L'Autre de la déprise est un Autre qui s'affirme au sujet sur le seul versant de sa déchirure. Tout se passe comme si ces sujets ne pouvaient pas ignorer l'inexistence de l'Autre. Ils sont ceux qui en supportent le plus la conséquence, n'étant pas dans l'illusion qu'une garantie existe ailleurs, qu'une autorité symbolique légitime leur être. Ils se trouvent devant la nécessité de faire sans cette illusion. Mais ce savoir inconscient ne constitue pas pour autant un savoir, un ensemble signifiant qui ordonnerait ce réel du défaut de l'Autre et lui donnerait un sens quelconque. C'est pourquoi, nous sommes, avec ces patients, contraints de prendre acte d'une nouvelle définition de l'inconscient qui relève du dernier enseignement de Lacan. Un inconscient hors métaphore, hors signification domine ces sujets qui en sont d'autant plus le jouet que le semblant ne signifie rien.

Je pense ici à un enfant de dix ans dont on m'a parlé en contrôle. Appelons le Charlie. Il a été adressé par une orthophoniste à une psychologue en institution à cause de problèmes scolaires et d'un rapport à la langue très particulier. C'est un sujet dont on pourrait dire qu'il est sans mémoire. Enfin, sans mémoire subjective, affective. C'est comme s'il se contentait d'avoir une mémoire cognitive, mentale ? Une mémoire qui le cantonne à l'actuel, un actuel neutre, sans que le passé fasse événement. Charlie est assez exemplaire pour démontrer comment un sujet procède avec le signifiant, en étant exclus du fonctionnement de la métaphore. On lui enseigne les connaissances scolaires, histoire, géographie, orthographe, grammaire, multiplications, etc. Il les répète avec justesse au moment où cela lui est transmis, mais ne les convoque jamais quand il s'agit d'en faire usage. Comme s'il les avait oubliées. Comme le disent les jeunes : il n'imprime pas. Aussi les séances au CMPP sont-elles vides. Il n'a rien à dire de ce qui fait son symptôme puisque son symptôme c'est cette forme particulière de déprise du signifiant. Il ne raconte pas. Il dit les faits quand l'analyste l'interroge. Il ne crée pas sa langue.

En fait, il ne s'intéresse pas à la cause de ce qu'il fait ni de ce qu'il est. Et son histoire reste lettre morte. Elle retient l'analyste qui ne sait pas quoi en faire. Elle lui a été racontée par sa mère devant l'enfant. Emigration, séparation, changements de pays constituent le passé de cet enfant. Son jumeau est mort à la naissance. Son père, américain et chauffeur de taxi, l'a reconnu bien que sa mère soit partie avant même qu'il soit né. Cela aurait pu faire sens, quand il s'est mis à boiter la première fois qu'il est venu en taxi au CMPP. Pour lui, ce n'était pas une somatisation, mais un événement neutre, comme tout ce qui lui arrive.

Pourtant, Charlie a une passion : le football. Il a été repéré par les entraîneurs, et a été confié à un entraîneur national. Le football est le seul univers qu'il s'approprie, qu'il maîtrise même et qui l'anime. L'analyste a découvert combien cette passion lui est essentielle ; elle s'en sert pour accéder à ce sujet. Il est clair que le football est une émanation de sa position inconsciente et qu'il y négocie son rapport à la jouissance. Bien qu'on y retrouve son rapport neutre à la causalité et au savoir, c'est son être qui s'affirme dans cette passion. Charlie témoigne d'une certaine forme de l'inconscient où le désir de l'Autre n'a pas sa place, où la jouissance se condense sur le football comme strict savoir-faire. Ainsi, quand il boîtit, il n'en est pas inquiet pour autant. Mais, ce qui surprend, bien que ce soit la conséquence logique de son non-rapport au savoir, c'est qu'il est incapable d'expliquer les règles de ce sport, pas plus qu'il n'en admire – ou même ne nomme – une ou plusieurs stars françaises ou internationales du football. Les règles et les stars de ce jeu l'indiffèrent, alors qu'il y joue d'une façon exceptionnelle. « ...nous sommes là dans l'ordre du savoir-y-faire, du « se débrouiller avec. » (JAM) Disons qu'il ne sait que faire à ce sport, et qu'il n'y joue pas. Le football est une langue dont il sait faire usage. Car le langage est, pour Charlie, un instrument pour être là et non pour penser. D'où cette forme très singulière de la mémoire. Car, il faut bien lui supposer une mémoire puisqu'il parle et agit. C'est ici que se rejoignent langue et jouissance, tel que Lacan l'a établi à la fin de son enseignement. Cet enfant nous enseigne comment la jouissance peut se réaliser par le signifiant sans le sens. La langue fait jouissance, pour Charlie, dans la mesure où il instrumentalise le corps sur un mode technique ou simplement opérationnel. Il est strictement au service d'un savoir-faire : un savoir répondre aux questions, un savoir jouer au football, un savoir être avec les petits autres dans le strict respect des règles. Au foot, on joue ; avec l'orthophoniste, on parle ; avec l'analyste, on répond. Les signifiants sont au service de son être actuel dans le monde, sans que l'être soit associé à une causalité ni à la pensée. Ce qui fonde son existence ne le concerne pas. Il me semble qu'il démontre ce que peut indiquer l'« être sans » ou le « non-rapport » d'un sujet dans la déprise. L'absence du père dès son entrée dans sa vie, sa reconnaissance par lui, la mort de son frère jumeau appartiennent à l'ensemble signifiant de sa vie. Il n'ignore pas ces événements. Quand l'analyste lui en parle, il répond sur le fait brut. Cela existe, hors de toute signification subjective, de fantasme ou de rêve, de manque ou de souhait, d'affect. Charlie offre une illustration clinique de cet être sans, de ce non-rapport dans cette sorte de neutralité subjective.

Cette forme de l'inconscient est très éloignée de l'inconscient freudien, du retour du refoulé et du complexe d'Œdipe, et exclut l'interprétation. Aussi, les analystes sont-ils mis en demeure d'opérer autrement avec des sujets comme Charlie, non pas sur le discours mais sur ce qui supplée au défaut du discours et du rapport à l'Autre du langage. Ainsi, en lacanienne, cette psychologue a saisi la valeur de structure que le football représente pour cet enfant. Cette activité lui permet de tenir debout. Pas moins. Aussi a-t-on décidé qu'elle intervienne directement auprès de l'entraîneur pour lui signifier que, sans ce support, ce sujet risquait de chuter dans l'errance.

On voit que ce traitement aurait, il y a quelques années, contredit la notion d'expérience psychanalytique. Concevoir le football comme une suppléance, décider d'en faire un soutien au sens du sinthome, arrimer le sujet à une activité sportive, technique ou artistique, intervenir dans ce projet sont autant de réponses désormais considérées comme appartenant à l'action d'un psychanalyste. Car le rapport à l'inconscient est tel que le savoir et la question de la causalité psychique ont pris une dimension inédite que des sujets dans la déprise symbolique mettent à nu.

Je voudrais, pour conclure, donner l'exemple d'un jeune pour qui la déprise sociale menace et indiquer le rôle que l'analyste peut prendre pour contrer cette menace, en offrant ce que j'appelle une « prise analytique ». A savoir que là où il serait tenté de se déprendre, il y ait une prise possible dans un discours.

J'ai reçu ce jeune homme de 17 ans au CPCT ado. Il est venu pour un problème d'insertion scolaire dans la branche professionnelle informatique dans laquelle son père l'a forcé à s'inscrire, alors qu'il voulait quitter les études et entrer dans la vie active. Son parcours du point de vue social ressemble beaucoup à des préliminaires de la déprise sociale : immigration, échec scolaire, formation professionnelle imposée et considérée comme une voie de garage, instabilité caractérielle. Dès les premiers entretiens, il est apparu que l'angoisse était au cœur d'une inhibition de la parole importante (peur d'entrer dans une boutique, peur de demander quelque chose, peur de parler aux filles) et d'une agoraphobie qui s'exprimait par une demande formulée de façon assez sommaire : « on m'a donné la peur, je veux être libre, je suis enfermé. » De fait, ce jeune homme est venu traiter au CPCT le sentiment d'être prisonnier de son appartenance ethnique et religieuse kurde, sentiment d'autant plus insupportable que son père fait un devoir absolu d'en respecter les commandements. J'ai eu l'occasion de témoigner de ce jeune homme kurde dans ECF débats, et de rapporter l'essaim de signifiants que j'ai extrait de nos séances au CPCT et qui traduit cette emprise. « Je suis Kurde, je suis mauvais avec mes parents, j'ai peur de sortir de chez moi, je n'arrive pas à parler aux filles. Normalement ce sont les filles kurdes qui restent à la maison. Ma sœur, elle est très respectueuse de mon père.»

Il est, certes, paradoxal de craindre la déprise sociale chez ce garçon qui souffre d'être ainsi pris dans un discours familial. Pourtant, l'intransigeance paternelle provoque un effet surmoïque qui entretient chez ce sujet un état de violence retenue. Il paraît en permanence au bord du passage à l'acte ; il se cantonne pour l'instant à quelques actes bénins, tricheries, absences aux cours, fugues l'après-midi ou le soir, petites bagarres avec d'autres jeunes de son établissement, insultes chuchotées, opposition larvée au père – ce qu'il appelle « faire la guerre » avec lui.

Ce jeune homme kurde me fait penser à un patient de 35 ans qui, pour échapper à l'autorité surmoïque du père, est tombé – plus qu'il ne s'est engagé – dans l'humanitaire ; son salaire minimum, ses expatriations organisées, son célibat, son inconfort, sa situation de « scout toujours prêt » - comme il le dit – m'apparaissent comme une solution symptomatique à la déprise qui le guette. Car, en fait, il est « toujours prêt », comme il dit ...à partir. Il faut qu'il puisse tout quitter dans l'instant. L'action humanitaire est une formule pour faire face à la précarité subjective et à la déprise sociale. Elle les contient.

Ni cet homme, ni ce jeune homme, ne sont des sujets psychotiques. Ils ne sont pas pour autant étrangers à la déprise.

L'offre de parole qui est faite à ce patient kurde au CPCT se propose comme alternative à l'impasse dans laquelle il s'enfonçait. Une alternative, car la parole lui permet de produire autre chose que le passage à l'acte comme réponse, et la dépression comme défense. Ce jeune homme nous rappelle que le premier acte analytique est d'initier à la parole. Et c'est bien ainsi que j'entends la « prise analytique », comme étant au minimum une prise de parole. C'est la condition d'une réinsertion dans un discours. Et cela est très perceptible au CPCT ado, car nous nous adressons à des jeunes personnes pour qui parler n'est pas naturel. Ainsi, ce sujet est entré dans cette expérience analytique comme un étranger à la parole et à ses symptômes. Et, avant de prétendre à une assumption subjective de son malêtre, cette réinsertion symbolique a représenté une issue en tant que telle ; il était livré à la dérive de ses affects et de ses fantasmes violents et a trouvé un secours dans les mots.

Mais que disaient ses mots nouveaux ? Dans le premier temps que j'ai rapporté dans ECF débats, il s'est agi de sa peur de ne pas être un fils « respectueux » et de ne pas être un homme. « Pas facile de devenir un homme », lui avais-je dit, en lui interprétant sa perplexité devant sa jouissance contradictoire, autant inhibée que violente.

Il avait trouvé une solution bien particulière : tenir le rôle d'un jeune homme kurde dans un film kurde ! Cela représentait un véritable progrès ; cela le faisait sortir de chez lui, prendre la parole, lui permettait d'assumer son identité ethnique et sexuée, et de satisfaire sa jouissance scopique perceptible dans ses propos. Et puis, cette activité particulière lui permettait de s'inscrire dans une activité sociale prisée par les jeunes, ce qui n'est pas négligeable pour aller contre la déprise sociale. Le premier temps du traitement au CPCT a consisté à reconnaître cette formule, en l'encourageant à dire en quoi elle était singulière. Je disais que je n'étais pas certaine qu'il se soit agi d'un nouveau nouage, argumentant du fait que je n'avais pas assez de recul et de savoir sur le lien éventuel entre sa jouissance et cette formule.

Il s'est avéré que cette expérience a échoué. Il est revenu au CPCT ado. Toujours aussi lapidaire, il s'est contenté de dire : « ça n'a pas marché. » Sans autre explication. Cela me signalait qu'il fallait prendre plus au sérieux son incapacité à jouer du semblant.

Mais qu'il revienne indiquait un transfert qui se manifestait par une satisfaction à s'installer, presque souriant, dans le bureau tout en restant silencieux. Cela indiquait aussi qu'il avait fait le choix de la parole.

Ce deuxième temps du traitement au CPCT ado a pris des accents plus graves et un caractère d'urgence. Car, la peur de sa propre violence et celle de son père ont hanté les séances, sans que jamais il puisse la formuler. Il a avoué, mal à l'aise, qu'il détesterait cette idée de « faire comme son père », sans préciser ce qu'il mettait derrière ce mot « faire », si ce n'est qu'il avait déjà évoqué de « faire la guerre » avec lui. En fait, il se trouvait dans une relation en miroir où la violence du père se reflétait dans la violence qu'il craignait ne plus pouvoir contenir. D'où son inhibition et sa peur de sortir, c'est-à-dire sa peur d'extérioriser ce que son inhibition retenait. S'il s'opposait à son père, sa jouissance à lui, le fils, pouvait se déchaîner. « On fait la guerre », le mot n'était pas trop fort.

Aussi, lui ai-je dit, un peu inquiète de l'anticipation de ma remarque : « C'est de vous dont vous avez peur ». Dans la prise analytique, ce qui est visé au-delà de la prise de parole, c'est de provoquer les conditions d'une nomination d'un point critique du sujet. L'action analytique au CPCT met ce principe en évidence. Cela remet entre les mains du sujet le pouvoir d'agir sur ce qui le domine dans son symptôme et ses fantasmes.

Je comptais, par cette intervention, prendre les devants d'une situation qui, à mon sens, pouvait conduire à la déprise sociale. Car il était à craindre que la rétention de sa violence et la fuite, ou, au contraire, la « guerre » ouverte conduiraient au rejet de ce fils rebelle et à son errance. Il n'est pas sûr que ce sujet ait les moyens psychologiques et intellectuels de supporter ce rejet radical.

Ainsi, la situation était telle que l'intransigeance de son père combinée à son refus étouffé de se soumettre le mettaient dans une situation dangereuse qui pouvait le conduire au mieux à une impasse, au pire à une exclusion. « Le père va me chasser », m'a-t-il dit de sa façon toujours lapidaire, craignant les représailles de son père, alors qu'il venait au CPCT à la suite d'une fugue de son établissement scolaire pour échapper à une colle. Son agoraphobie était ainsi une manière de s'empêcher de sortir de ce carcan qui l'enfermait mais le protégeait. Il s'aliénait à sa peur de peur de l'exclusion. Ce jeune homme émigré exposait combien l'exclusion de sa famille est un drame irréversible, bien pire que l'exclusion sociale. Sans le travail analytique, il risquait de se trouver à devoir faire face à son impossibilité de décider de prendre en main son destin.

Je conclus. Le risque de la déprise sociale tient au défaut de recours à l'Autre. Ici, l'Autre c'est la tradition kurde à laquelle sa famille est arrimée. Le désir de ce sujet le met en demeure de se déprendre de l'Autre, ce qui est un acte de liberté. Mais sa position subjective pourrait, au contraire, le rendre prisonnier de sa violence, qui est la marque de jouissance du père. Le discours analytique lui offre, comme alternative à la déprise sociale, l'assise d'un discours qui, lui, ne se fonde pas sur l'autorité, mais sur l'assomption personnelle de son désir. Le discours analytique se fonde sur cette éthique. Cette assomption consiste dans l'élaboration d'une séparation là où menace une rupture. Et j'ai vu un premier pas dans ce sens, quand il m'a déclaré dans sa langue maladroite : « je veux gagner la vie » ; il se prononçait là pour un Autre monde, soit un Autre discours.